



**HAL**  
open science

# Les musulmans de Bosnie et d'Herzégovine face à la question de la propriété de la terre : tradition orale et islamisation, de la fin du XVIIe s. jusqu'en 1900

Philippe Gelez

► **To cite this version:**

Philippe Gelez. Les musulmans de Bosnie et d'Herzégovine face à la question de la propriété de la terre : tradition orale et islamisation, de la fin du XVIIe s. jusqu'en 1900. Wiener Zeitschrift für Geschichte der Neuzeit, 2005, Islam am Balkan, pp.86-106. hal-01335593

**HAL Id: hal-01335593**

**<https://hal.science/hal-01335593>**

Submitted on 23 Apr 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

5. Jg. 2005 Heft 2/86 – 106

Beitrag

## Les musulmans de Bosnie et d'Herzégovine face à la question de la propriété de la terre : tradition orale et islamisation, de la fin du XVII<sup>e</sup> s. jusqu'en 1900

Dans un grand nombre des travaux qui ont traité à l'islamisation de la Bosnie et de l'Herzégovine, le lien entre conversion et propriété de la terre est souligné et considéré comme l'un des principaux moteurs de l'extension de l'islam. L'examen de ces études historiques permet de dégager, *grosso modo*, trois sortes d'argumentation : la première en date (fin XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> s.) met en exergue l'amour de la terre dont étaient habités les propriétaires médiévaux, qui les aurait poussés à refuser de perdre leurs biens fonciers, ce qui leur serait arrivé s'ils avaient conservé leur religion ; la seconde (à partir des années 1930) insiste sur la pression fiscale pesant sur les paysans chrétiens et l'allègement que promettait, de ce point de vue, le passage à l'islam ; enfin, la troisième, soutenue notamment par Nedim Filipović (1915–1984), reprend la seconde pour prolonger de considérations sur l'apparition des *çiftlik*-s, ces complexes fonciers qui échappaient aux obligations timariales et auraient permis à l'élite guerrière de se transformer en élite terrienne héréditaire.<sup>1</sup>

Sur quelles sources cette historiographie s'appuie-t-elle ? Là encore, on peut distinguer trois séries : tout d'abord, les observations, les compte-rendu des voyageurs occidentaux dans l'empire ottoman (et les historiens qui s'en inspirent), auxquels on ajoutera les témoignages des ecclésiastiques croates ou locaux (franciscains en écrasante majorité, seuls deux ou trois textes provenant de la plume d'orthodoxes) ; ensuite, les écrits ottomans (registres d'imposition, minutes de tribunaux, chroniqueurs contemporains des événements, etc.) ; enfin, les sources orales (récits étiologiques, chants épiques, traditions familiales).<sup>2</sup> Utilisés diversement selon les périodes et les auteurs, ces documents, parce qu'ils sont lacunaires et trop peu nombreux, laissent à l'historien une importante marge de spéculation.

<sup>1</sup> Sur ce sujet, voir la Bibliographie raisonnée de l'islamisation des Balkans et de l'Anatolie à l'époque ottomane, qui sera éditée par Gilles Grivaud et Alexandre Popović à l'École française d'Athènes en 2005.

<sup>2</sup> Sur ce sujet, voir Philippe Gelez, *Petit guide pour servir à l'étude de l'islamisation en Bosnie et en Herzégovine*, avec le recueil des sources connues, ainsi qu'un commentaire sur l'utilisation qui a été faite de celles-ci. Istanbul 2005.

Quel que soit le moment où elles ont été développées, et qu'elles se cachent derrière un masque de désintéressement scientifique ou se projettent explicitement dans un discours idéologique, ces trois argumentations, avec plus ou moins de documents à l'appui, tournent quasi-exclusivement autour d'une unique question : les beys musulmans présents en Bosnie-Herzégovine jusqu'en 1945 (date à partir de laquelle le titre de « bey » ne se porte plus) descendaient-ils, oui ou non, des seigneurs fonciers de la période médiévale ? Si l'on répondait par l'affirmative, alors leurs titres de propriété, en vertu du droit historique, ne devaient pas être remis en question. Si l'on répondait, au contraire, que la continuité historique entre seigneurs et beys n'existait pas, alors ces derniers devaient être dépossédés et leurs fermiers ou métayers chrétiens devenaient propriétaires potentiels.

Face à cette question, les premiers historiens bosno-herzégoviniens de confession musulmane occupent une place particulière : pour la plupart membres du beylicat local, le sujet les concerne personnellement, et de façon existentielle puisqu'ils vivent des rentes de leurs propriétés. Dès les premiers moments où fut mise en balance la propriété de la terre en Bosnie et en Herzégovine, les propriétaires musulmans durent se garantir de justifications légales, juridiques et, en dernier recours, historiques. Ces deux premiers aspects ont fait l'objet d'études spécifiques, pour certaines anciennes, pour d'autres relativement récentes ;<sup>3</sup> c'est sur le troisième, bien moins étudié, que nous allons maintenant nous pencher.

### Genèse, chez les beys de Bosnie et d'Herzégovine, des spéculations sur leur origine historique

Face aux revendications des chrétiens, qui contestaient l'autorité ottomane en (se) rappelant la période qui précédait la chute du royaume bosniaque, les musulmans de Bosnie et d'Herzégovine durent retrouver, « réinventer » leur passé chrétien. Ce passé avait été oublié, car il était peu glorieux, pour un musulman de Bosnie, de souligner son ascendance chrétienne (ce n'est pas le cas chez les musulmans albanais, par exemple). Dans la majorité des cas, la tradition familiale s'interrompait à l'endroit de l'ancêtre islamisé.

On ne sait pas dater avec exactitude le moment où commença le discours de la notabilité musulmane sur ses origines historiques. Une seule source ottomane à ce jour publiée fait état d'une distinction globalisante sur la hiérarchie sociale de la province bosniaque en faisant allusion à l'époque médiévale. C'est un texte composé en 1606

<sup>3</sup> Voir *Čiro Truhelka* et ses considérations sur le terme juridique « baština » dans : idem, *Historička podloga agrarnog pitanja u Bosni* [Fondement historique de la question agraire en Bosnie], in : *Glasnik Zemaljskog muzeja* 27 (1915) 109–218. Cet article est la version revue et augmentée d'une brochure que Truhelka avait fait paraître en allemand sous le titre *Die geschichtliche Grundlage der bosnischen Agrarfrage*. Sarajevo 1911. Pour une étude juridique, voir *Avdo Sućeska*, *Položaj bosanskih Muslimana u osmanskoj državi* [La situation des musulmans bosniaques dans l'Etat ottoman], in : *Pregled* 64.5 (1974), 483–509.

par un auteur anonyme, qui retrace l'histoire du corps des janissaires et rapporte la spécificité des recrues bosniaques : les habitants de la Bosnie, hommes libres (*beraya*) comme serfs (*re'aya*), se seraient tous islamisés d'un coup aux pieds de Mehmed II, en 1463, et jouiraient pour cette raison de certains privilèges.<sup>4</sup>

L'auteur de ce récit opère des distinctions selon la réalité sociale de son époque, qui ne recourent aucunement celles qui avaient cours dans la Bosnie de l'avant-1463. Il distingue en effet entre sujets soumis à la capitation (*re'aya*) et sujets libres (*beraya*), ce qui relève du droit coranique. Il n'y a ici aucun discours particulier sur la noblesse médiévale : le statut d'homme libre existait largement dans la Bosnie médiévale, et ne correspond pas à une catégorie fiscale ou religieuse, comme le prévoit le droit ottoman. C'est ce que nous confirme un écho latin de notre texte, publié en 1625, où l'on trouve à la place de notre opposition un « multa hominum millia » [plusieurs milliers d'hommes] montrant que l'auteur de l'époque ne considérait pas le détail comme primordial.<sup>5</sup> D'un autre côté, au début du xvii<sup>e</sup> s., le beylicat représente une petite part des sujets non soumis à la capitation, si bien que cette distinction ne trace en réalité qu'une limite entre musulmans et non-musulmans. C'est donc en forçant l'interprétation de ce texte qu'on y entend un discours du beylicat bosno-musulman sur la continuité historique de ses propriétés.<sup>6</sup>

Reste à savoir, malgré tout, si le texte eut un certain écho en Bosnie et en Herzégovine. Son auteur était très probablement lui-même janissaire ; or, en Bosnie et en Herzégovine, les deux sphères où gravitent respectivement *sipahi* et janissaires connaissent maint point de contact. Il est ainsi *a priori* envisageable de considérer cette légende comme un récit qui avait également cours dans le beylicat local. Néanmoins, cette pure supposition est hypothéquée par la diffusion matérielle que connut ce récit. On n'en a trouvé que quatre manuscrits, dont l'un sur le territoire de l'actuelle Croatie, en 1897, dans la collection privée de Vladimir Vranyczani de Makarska (Dalmatie). Les trois autres n'ont vraisemblablement jamais vu le ciel bosniaque.<sup>7</sup> Seul l'exemplaire

Vranyczani, daté de 1724, aurait été susceptible d'avoir connu une certaine diffusion en Bosnie et en Herzégovine ; mais, son copiste, Mustafa Çelebi, est Istanbuliote, et non sud-slave, ce qui n'exclut rien mais oblige à rester prudent quant à la présence effective du manuscrit à l'époque dans nos deux régions. Comment arriva-t-il entre les mains des Vranyczani, on l'ignore totalement. On sait seulement qu'au xix<sup>e</sup> s., certains membres de cette famille au service des Habsbourg furent interprètes pour l'ottoman (notamment au consulat autrichien de Sarajevo) – mais rien ne nous indique qu'ils fussent bibliophiles.<sup>8</sup>

Il reste donc tout à fait incertain que cette légende fût connue en Bosnie ; on peut juste affirmer que certains cercles du pouvoir central, sur le Bosphore, en avaient eu vent. En 1900, lorsque, pour la première fois, elle est mentionnée dans un livre d'histoire, le public bosno-herzégovinien tombe des nues.

Mettre en relation ce texte avec la situation foncière de certains *sipahi* bosniaques relève ainsi d'un rapprochement hasardeux. Dans d'autres sources, on en voit quelques-uns prétendre que leur famille détenait des terres sans solution de continuité depuis l'époque médiévale. Quand elle la donne, Behija Zlatar n'illustre cette affirmation d'aucun exemple concret ;<sup>9</sup> peut-être fait-elle allusion aux déclarations d'un certain Şah Bey, *sipahi* de Bosnie qui entra en litige, autour de 1515, avec les habitants des villages avoisinants au sujet de quelques forêts et terrains. Şah Bey déclara en effet que ces terres appartenaient à sa famille « déjà du temps où İsa Bey conquiert ce pays », soit avant 1463.<sup>10</sup> Nous ferons trois remarques : 1) la famille de Şah Bey n'avait peut-être aucune position sociale particulière dans la Bosnie chrétienne du Moyen Âge ; ses ancêtres n'étaient d'ailleurs peut-être pas des locaux islamisés, mais des immigrés ; ou encore, s'ils sont bien Bosniaques d'origine, ce pourrait être leur islamisation qui les aurait propulsés au statut de grand propriétaire ; 2) on ne peut rien conclure de général à partir du cas présent ; le différend ne fut pas tranché en faveur de Şah Bey parce que sa famille possédait les terrains litigieux avant 1463, mais parce que cette propriété était inscrite sur les registres d'imposition ottomans ; 3) on ne sait rien du destin de ces terrains, et s'ils demeurèrent plus tard au sein de la même famille (dont on ignore le patronyme). Pour l'instant, l'éventualité d'un recours massif à l'argument de propriété historique de la part des *sipahi* bosniaques et herzégoviniens est donc à écarter, sans qu'elle mérite pour autant un oubli éternel.

Le discours sur l'origine médiévale du beylicat bosno-herzégovinien semble plutôt commencer au tournant des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> s., durant la guerre dite de Morée (1683–1699).

4 Première traduction du texte chez Safvet-beg Bašagić, *Kratka uputa u prošlost Bosne i Hercegovine (1463–1850)* [Brève introduction au passé de la Bosnie-Herzégovine (1463–1850)], Sarajevo 1900, 19. Édition critique par Irina E. Petrossyan, *Mebde-i Kanun-i Yeniçeri Ocağı Tarihi* [Histoire de l'introduction de la loi pour le corps des janissaires], Moscou 1987, 341. On trouvera une traduction allemande d'après Bašagić chez Smail Balić, *Der Islam zwischen Donau und Adria (Sein Werden und Wesen)*, dans : *Anatolica* 1 (1967) 98–99.

5 J. B. *Montalbano*, *De moribus Turcarum commentarius*. Rome 1625. Édition consultée : *De Turcarum origine, Religione, ac immanissima eorum in Christianos tyrannide; Deque viis, per quas Christiani Principes Turcas profligare & invadere facile possent; Liber olim ad utilitatem Reipublicæ Christianæ editus, autore Joanne Cuspiniano. Accedit Joannis Baptistæ Montalbani de Turcarum moribus Commentarius*. Leyden 1654, 102–103.

6 C'est très certainement à partir de ce texte que Nedim Filipović affirme que les beys ont lancé au xvii<sup>e</sup> s. le mythe de leurs origines médiévales. Voir Nedim Filipović, *Osvrt na neke probleme istorije Bosne i Hercegovine* [Rétrospective sur quelques problèmes de l'histoire bosno-herzégovinienne], in : *Pregled* 43.2 (1953) 89–93; idem, *O nastanku feudalnih posjeda muslimanskog bosanskog plemstva* [De l'origine des propriétés féodales de la noblesse bosno-musulmane], in : *Pregled* 43.5 (1953) 386–393.

7 Irina E. Petrossyan, *The Mabda-i kanun-i yeniçeri ocağı on the system of devşirme*, dans : György Kara (éd.), *Between the Danube and the Caucasus. A collection of papers concerning Oriental sources on the history*

of the peoples of Central and South-Eastern Europe. Budapest 1987, 217–227. Voir aussi Bašagić, *Kratka uputa*, 19.

8 Voir par exemple Galib Šljivo, *Bosna i Hercegovina 1849–1853* [La Bosnie-Herzégovine de 1849 à 1853]. Banjaluka 1990, 196 passim.

9 Zlatar, *O nekim muslimanskim*, 83.

10 Osman Asaf Sokolović, *Iz naše prošlosti – najstariji poznati dokumenti* [De notre passé – Les plus anciens documents connus], in : *Gajret (journal)* 6 (1935) 99–101.

Et ce, non tant du côté musulman que du côté chrétien, plus précisément dalmate. La guerre de Morée marque le premier recul sensible de l'Empire face à Venise et, plus au Nord, face à la Sainte-Alliance (Empire d'Autriche, Électorats, Pologne) ; elle suscite et manifeste la montée des prétentions chrétiennes sur les territoires balkaniques voisins. On revendique donc la propriété des terres pour des raisons aussi bien politiques que religieuses et économiques.

Certes, on trouve déjà à la fin du XVI<sup>e</sup> s. des traces de telles revendications : dans l'armorial de Korenić-Neorić (c. 1595), on lit que les familles médiévales bosniaques des Kopčić, Predojević, Šestokrilović, Sokolović et Vilić se sont islamisées – mais pour aucune d'entre elles on ne connaît leur rôle durant le royaume bosniaque.<sup>11</sup> Le recueil ne montre à proprement parler aucune continuité, ni ne se propose de la démontrer. De même, les historiens dalmates anciens les plus connus (je pense ici à Orbini, leur ancêtre commun) n'ont pas relevé qu'il y eût une noblesse islamisée en Bosnie, et ont plutôt souligné qu'elle avait péri décimée, ainsi que la plupart des sources nous en assurent.<sup>12</sup>

Le premier exposé historique en bonne et due forme sur la prolongation de l'être nobiliaire bosno-médiéval dans le corps beylical apparaît donc un siècle plus tard, en 1690, quand la guerre fait rage en Dalmatie. Le chanoine splitois Pierre Borelli écrit alors une brève histoire de la Bosnie où il prétend que les familles beylicales les plus fameuses de son époque descendraient de la noblesse médiévale. On ne sait pas quelles sont ses sources ; probablement, cette affirmation ne relève pas de la pure invention mais est en partie motivée par un fond oral. Au bas mot, on soupçonnera Borelli de *grossir* une opinion plus ou moins vraie, de l'*élever* au rang de discours sérieux, ceci dans la perspective d'une éventuelle conquête de la Bosnie par Venise, qu'un tel argument viendrait justifier en partie. En Dalmatie, en outre, sévit toujours à l'époque l'idée de l'unité de tous les Slaves du Sud, mouvement intellectuel qu'on a baptisé « illyrisme ». Présenter comme des Slaves les possesseurs de la terre en Bosnie et en Herzégovine, c'est appuyer la nécessité de l'expulsion des Ottomans hors de ces régions. Borelli est un « Illyrien » : cette idée d'unité est explicite et revendiquée chez lui.

Il faut situer dans la même lignée l'auteur anonyme – peut-être le jésuite hongrois Valentin Kéry (1712–1763) – de l'*Illyricum vetus et novum*, paru en 1746. Dans la préface, il affirme que lors de la conquête (1463), les nobles de Bosnie furent pour une part exterminés, et pour une autre s'islamisèrent.<sup>13</sup> Kéry, si c'est lui, n'en savait proba-

blement rien ; mais il reprenait peut-être cette idée de celui à qui il dédicacait le livre, l'éditeur du livre lui-même, le jeune et brillant Josip Keglević (1729–1799), représentant de l'une des plus illustres familles de Slavonie, région où la tradition illyrienne n'était pas moins forte qu'en Dalmatie.<sup>14</sup> Le père de Keglević était un intime de Paul Ritter-Vitezović (1652–1713), historien et illyrien croate qui avait sa vie durant revendiqué la part occidentale de la Bosnie et l'Herzégovine comme territoires intégrés à celui de la Croatie et de la Dalmatie historiques. Curieusement, il semble que Ritter-Vitezović n'ait jamais rien écrit de spécial à propos des musulmans bosno-herzégoviniens. En revanche, à la suite de l'éventuel Kéry, un autre jésuite affirma la continuité de la notabilité médiévale au beylicat contemporain : Daniel Farlati (1690–1773), dans son énorme *Illyricum sacrum*, dont le volume concernant la Bosnie fut publié en 1769.<sup>15</sup>

Ces considérations sur l'origine médiévale des beys bosniaques et herzégoviniens se doublent d'un autre mouvement politique, décelable à peu près en même temps. Comme la lecture des *Series nobilium* d'Ivan Bojničić (1858–1925) nous en persuade, il y a au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s. de nombreuses spéculations sur l'état nobiliaire en Croatie, Dalmatie et Slavonie, régions dans lesquelles bon nombre de familles se font alors anoblir.<sup>16</sup> Ce mouvement touche de façon tangentielle la Bosnie et l'Herzégovine : certaines familles de chrétiens originaires de ces régions et émigrés dans l'Empire autrichien, au XVII<sup>e</sup> s. ou après 1699, cherchèrent, en produisant des « lettres de noblesse » datées de l'époque pré-ottomane, à se faire anoblir, ce à quoi certaines parvinrent : Brajković vers 1650, Brnjaković en 1659,<sup>17</sup> ainsi que Miloradović<sup>18</sup> et Ljubibratić<sup>19</sup> en 1760. On assiste au même phénomène en Dalmatie, dans les possessions vénitienes, où naît toute une petite noblesse rurale dont les membres, qu'on surnomme les « Didić », sont pour la plupart originaires de Bosnie. D'autres prétendirent sans succès à la noblesse ; en tous cas, une pléthore de faux vit le jour, et les spéculations allèrent bon train.<sup>20</sup>

On peut considérer le poème épique du franciscain dalmate Kačić-Miošić (1704–1760), paru en 1756, comme l'aboutissement de ces deux courants : il y exalte les nombreux nobles de Bosnie et d'Herzégovine qui défendirent leur patrie ou s'illustrèrent à diverses occasions, et ne dédaigne pas de glorifier pareillement les beys musulmans

14 Vjekoslav Klaić, *Acta Keglevichiana annorum 1322–1527*. Zagreb 1917, I–XII.

15 Danielo Farlati, *Illyricum sacrum*. Vol. IV. Venise 1769, 74.

16 Joannes Bojničić de Tininio, *Series nobilium quorum litterae armales in general. Congregationibus regnorum Croatiae, Slavoniae et Dalmatiae publicatae et acceptatae sunt*. A. 1557–1848. Zagreb 1896.

17 Pour ces deux familles, voir *Džaja*, *Konfesionalnost*, 172–174.

18 Vojislav Bogičević, *Vlasteoska porodica Miloradovića-Hrabrenih u Hercegovini (Povodom studije dra Alojza Benca – Radimlja [La famille seigneuriale herzégovinienne des Miloradović-Hrabreni (à l'occasion de l'étude du Docteur Aloysius Benac, Radimlje)]*, in: *Glasnik Zemaljskog muzeja NS* 7 (1952), 143–147.

19 Marijan Sivrić, *Grb Hieronima Ljubibratića iz 1760 godine [Le blason de Hyéronime Ljubibratić de 1760]*, in: *Tribuna* 1 (1975) 135–150.

20 Mirko Marković, *Hrvatsko plemstvo, svećenstvo i redovništvo. Njihova uloga u političkom, kulturnom i nacionalnom životu Hrvata [Réguliers, prêtres et noblesse croates. Leur rôle dans la vie nationale, culturelle et politique des Croates]*. Zagreb 2003, 22; *Džaja*, *Konfesionalnost*, 174–178.

11 Srećko M. Džaja, *Konfesionalnost i nacionalnost Bosne i Hercegovine. Predemancipacijsko razdoblje 1463–1804 [Confession et nationalité de la Bosnie-Herzégovine. Période précédant l'émancipation 1463–1804]*. Mostar/Sarajevo 1999, 178.

12 Voir, entre autres, le témoignage de Johannes Pastor de Zagreb en 1529 (chez Emilij Laszowski, *Monumenta Habsburgica Regni Croatiae, Dalmatiae, Slavoniae I*. Zagreb 1914, 169); voir aussi *Oratio Tranquilli Andronici Dalmatae ad Germanos de bello suspiciendo contra Thurcos*. Vienne 1541, [38] (consulté en fac-similé chez Vedran Gligo, *Govori protiv Turaka/Orationes contra Turcas*. Split 1983, sans pagination), ainsi que Bartholomæus Georgieviz, *De Turcarum moribus epitome*, Lyon 1558, 95–6.

13 [Valentin Kéry?], *Illyricum vetus et novum, sive Historia regnorum Dalmatiae, Croatiae, Slavoniae, Bosniae, Serviae, atque Bulgariae, locupletissimis accessionibus aucta, atque a primis temporibus, usque ad nostram continuata aetatem*. Posonii 1746, [18].

en affirmant que ce sont des nobles médiévaux convertis lors de la conquête.<sup>21</sup> Miošić appartenait lui-même à une famille qui se prétendait de Bosnie et que le Doge avait anoblie en 1669 ; en 1751, sans aucune patente ni document à l'appui, il rajouta à son premier nom celui de Kačić, porté auparavant par une vieille famille bosniaque éteinte.<sup>22</sup> Si, pour son chant épique, les sources de Kačić sont donc très certainement la tradition populaire (en partie de Bosnie et d'Herzégovine), dans le cas précis de l'islamisation de la seigneurie médiévale on a tout lieu de rester prudent, car il est fort possible que joue ici une bonne part d'imagination.

Le chant de Kačić ne témoigne pas d'une thèse largement partagée dans les milieux franciscains de Bosnie à la même époque : encore en 1724, le père Lekusić dressait la liste des familles nobles de la Bosnie médiévale et notait pour une seule qu'elle s'était islamisée.<sup>23</sup> Philippe d'Occhievia, alias Filip Lastrić (1700–1783), franciscain de Bosnie fort érudit, ne fait nulle part mention de l'islamisation dans son ouvrage historique traitant de la Bosnie paru en 1765.<sup>24</sup> Cependant, avant 1750, le père Nicolas de Lašva (c. 1703–1750), provincial de l'ordre en Bosnie, rapporte une anecdote selon laquelle les seigneurs chrétiens, conservés dans la jouissance de leurs biens par Mehmed II, s'islamisèrent pour une partie d'entre eux vers 1540 sous la menace de Gazi Husrev Bey.<sup>25</sup>

De toutes façons, Kačić connut un retentissement important dans l'épique populaire,<sup>26</sup> et c'est probablement par cette voie orale, en même temps que par leurs contacts épisodiques avec certains franciscains, que les beys furent touchés de ces préoccupations nobiliaires, discours identitaire sur les origines en même temps que protection face aux revendications foncières toujours plus pressantes des chrétiens. À un siècle de distance, un peu après 1840, on les voit soudain prétendre posséder chez eux des diplômes et chartes datant de l'époque médiévale. Pour preuve, deux écrits du franciscain Ivan Frano Jukić (1818–1857) : le premier paru en 1841, où il n'est fait

aucunement mention de ces prétentions, le second en 1851 où l'auteur nous révèle l'existence desdites patentes.<sup>27</sup> Cette germination, en l'espace d'une dizaine d'années, paraît prouver que les franciscains croyaient en la continuité historique de la notabilité médiévale dans le corps des beys. Dans le contexte des troubles sociaux et agraires du XIX<sup>e</sup> s., la position était cependant délicate à tenir, de la part d'un chrétien, et dans une brochure publiée en 1853 dont il fut assez probablement l'auteur, Jukić reprit Lašvanin, tout en lui ajoutant – ce qui ne se trouve pas chez le chroniqueur – que Husrev Bey détruisit tous les titres de propriétés que possédaient les seigneurs chrétiens. Ainsi se débarrassait-il de la justification indiscutable que les beys s'étaient trouvée à son époque pour camper sur leurs positions de propriétaires.<sup>28</sup>

Ces patentes sont une invention pure et simple, comme l'affirma clairement l'historien Safvet-beg Bašagić (1870–1934) lui-même, bien qu'il appartînt au beylicat herzégovinien.<sup>29</sup> Il est probable que ces prétentions documentaires furent initiées par les catholiques de Dalmatie lors des luttes contre l'ennemi « turc », au début du XVIII<sup>e</sup> s. En effet, la première mention connue de tels diplômes ne remonte pas en-deçà de 1717, quand, écrivant au moment où une nouvelle offensive se préparait contre les Ottomans, l'évêque ragusain Jean-Baptiste Conventali proposa qu'on rechristianisât les musulmans de Bosnie puisqu'ils descendaient de renégats chrétiens. Selon lui, la plus fameuse famille musulmane de son époque, les Pastorić, confessait originellement le catholicisme et conservait précieusement une petite cassette recelant, entre autres, leurs « privilèges ». <sup>30</sup> Des Pastorić nous n'avons malheureusement pas trouvé trace ailleurs, et il est fort probable que l'évêque, dans la fougue de son argumentation, ait quelque peu exagéré l'importance de cette famille.

Il semble ainsi probable que les traditions orales ayant cours chez certaines familles beylicales de Bosnie et d'Herzégovine prennent racine dans des courants d'idées qui leur soient extérieurs, et qu'ils ont assimilés dans le cadre d'une situation politique précise. Ces traditions ne relatent donc pas des événements véritables, ou tout du moins ont extrapolé des faits véritablement présents dans la tradition pour les réorienter dans un but précis. Avant que de poursuivre, remarquons qu'au-delà même des fantasmagories à propos des lettres de noblesse, ces prétentions à une origine médiévale n'ont pour la plupart aucun fondement. Comme l'a montré l'historienne Behija Zlatar, de quarante-huit familles beylicales présentes en Bosnie et en Herzégovine aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> s., seules cinq tirent avec assurance leur origine de la notabilité mé-

21 Andrija *Kačić-Miošić*, *Razgovor ugodni naroda Slovinskoga* (...) [Plaisant discours du peuple Slave] (Venise 1756). Éd. consultée: Split 1983, dernier chant du livre (« Bosanski junaci » [Les héros bosniaques]).

22 Tomo *Matić*, *Djela Andrije Kačića Miošića*. I. *Razgovor ugodni* [Œuvres d'Andrija Kacic Miosic I. Plaisant discours] (Zagreb 1964) VI-VII.

23 Publiée chez Prudentius Narentinus, *De regno Bosniæ*. 48–55. Cette liste n'est pas celle que donne Eusebije Fermezđin en appendice de ses *Acta Bosnæ potissimum ecclesiastica cum insertis editorum documentorum regestis: ab anno 925 usque ad annum 1752* (Zagreb 1892) 559–561, composée en 1784 par Joseph Jakosić à Buda et où n'est indiquée aucune islamisation.

24 *Epitome vetustatum provinciæ Bosniensis, seu Brevisimum compendium historico-chronologicum de antiquitate, variis[que] suis vicissitudinibus, & consistentia usque ad hæc tempora inclusivè* (Venise 1765).

25 Voyez l'édition critique de sa chronique par I. *Gavran*: *Nikola Lašvanin, Ljetopis* [Chronique] (Sarajevo 1981) 209–210. Selon Gavran, Nicolas de Lašva se sert d'une source encore non identifiée en 1981 (et en 2004). On retrouve la même anecdote chez Antun Knežević, historien bosno-franciscain de la fin du XIX<sup>e</sup> s., qui prétend qu'elle se trouve chez « tous les chroniqueurs locaux », ce qui, dans l'état actuel des connaissances bibliophiles, ne semble pas juste. Surtout, Knežević donne des précisions numériques qu'on ne retrouve pas chez Lašvanin (ni chez aucun autre historien). Voir Antun *Knežević*, *Carsko-turski Namjestnici u Bosni-Ercegovini (godine 1463–1878)* [Les gouverneurs turco-impériaux de Bosnie-Herzégovine (1463–1878)] (Senj 1887) 19–20.

26 *Matić*, *Djela* XXVI–XLV.

27 Ivan Frano *Jukić* [sic], *Zemlëpisno-povëstno opisanë Bosne* [Description géographico-historique de la Bosnie], in: *Srbsko-dalmatinski Magazin* 6 (1841) 17–43; Slavoljub *Bošnjak* [Ivan Frano Jukić], *Zemljopis i poviestnica Bosne* [Géographie et histoire de la Bosnie] (Zagreb 1851).

28 Anonyme, *Die Christen in Bosnien. Ein Beitrag zur näheren Kenntniss der Verhältnisse der bosnischen Raaja zu den Türken* (Wien 1853).

29 *Bašagić*, *Kratka uputa* 127.

30 Augustin *Theiner*, *Vetera monumenta Slavorum meridionalium historiam illustrantia, maximam partem nondum edita ex tabulariis vaticanis deprompta, collecta, ac serie chronologica disposita*, t. 2 (Zagreb 1875) n°CCLXX p. 251.

diévale.<sup>31</sup> À notre connaissance, l'historiographie ne possède actuellement aucun document ottoman ou autre qui permette un parallèle sérieux de la propriété entre les périodes médiévale et ottomane. Les registres d'imposition, certains registres judiciaires ottomans permettent de recenser des personnes qui conservèrent leurs terres après la conquête et s'islamisèrent par la suite, mais on ne peut tirer aucune conclusion sur le statut de ces personnes (qui n'appartenaient pas forcément à la noblesse médiévale), ni sur le destin de leurs biens par la suite : en gardèrent-elles la jouissance ?

### La tradition orale passée au crible de l'histoire

Dans son ouvrage de 1851, Ivan Jukić ne disait pas seulement que les beys descendaient de la « noblesse » médiévale : il précisait que parmi tous les beys de Bosnie et d'Herzégovine, seuls les *kapudan* prétendaient détenir des patentes royales. Les *kapudan* (*vulgo* « capitaines ») assuraient l'organisation de la surveillance militaire en Bosnie et en Herzégovine, principalement face au danger chrétien. Leurs fonctions furent officiellement abolies en 1835, et on peut penser que c'est en réaction à cette « agression » administrative qu'ils appuyèrent, plus que les autres, leurs droits médiévaux à partir des années 1840. Néanmoins, bien que les beys constituassent une caste très délimitée au sein de la société bosno-ottomane, et que les *kapudan* formassent le club très fermé qui la régentait, interpréter ces spéculations historiques comme un mouvement de classe sociale reste trop hâtif pour être vrai : en effet, à la même époque se développe un courant de traditions contraires, où les beys s'inventent des origines anatoliennes ou syriaques. Safvet-beg Bašagić, qui rapporte ce phénomène, pense en trouver la raison dans la peur qui habitait les notables musulmans après l'échec de l'insurrection menée par le *kapudan* Husein Gradašević (1802–1834), en 1832 : en se présentant comme originaires d'Asie Mineure, ils espéraient trouver grâce aux yeux des autorités stambouliotes.<sup>32</sup>

La conscience médiévisante des propriétaires musulmans connut ainsi diverses tribulations, au gré des retournements politiques de la province. Son principal moteur

semble être la défense, sinon la peur face aux ennemis intérieurs (la volonté du pouvoir central) ou extérieurs (les puissances chrétiennes et leurs relais de l'intérieur, les paysans chrétiens). Sans que tout le monde se soit approprié le récit où le beylicat poursuit l'existence de la notabilité médiévale, cette légende semble cependant jouir de la faveur générale parmi un certain nombre de *kapudan*. On se propose maintenant d'examiner la tradition familiale d'une de ces familles de *kapudan*, celle de Safvet-beg Bašagić.

Bašagić est le premier historien – au sens moderne, occidental du terme – que la communauté bosno-musulmane se soit donnée. Par toute son œuvre (qui excède largement le champ de l'histoire), Bašagić confirma la thèse du passage des nobles médiévaux à l'islam, et celle de la continuité de la propriété terrienne malgré 1463, date qu'il ne considérait pas comme une rupture politique, contrairement à la majorité des historiens chrétiens. Bašagić recueillit la tradition orale de ses origines familiales et la nota avec dévotion ; elle rapporte les circonstances qui entourèrent l'islamisation du plus lointain ancêtre familial connu et fait remonter les titres de propriété des Bašagić à la conquête de l'Herzégovine par les Ottomans. Comme on va le voir, l'origine de cette tradition doit selon toute probabilité être datée de l'après – 1832, et n'est pas postérieure à 1850.

Les notes originales de Bašagić n'existent plus de nos jours, ni par oral<sup>33</sup> ni à l'écrit, mais nous les connaissons indirectement : on conserve leur trace jusqu'en 1965–6, où elles apparaissent dans l'inventaire des archives familiales effectué par Sulejman Bajraktarević (1896–1977), avec quelques mots de descriptif, pour disparaître ensuite des fonds officiels de la République de Bosnie-Herzégovine ainsi que des quelques papiers encore conservés par la famille (notamment, la tradition ne se trouve pas sur l'arbre généalogique dressé par Safvet-beg Bašagić lui-même).

Dans l'inventaire d'archives de Bajraktarević, on lit la notice suivante : « Manuscrit ayant trait à l'origine de la famille Bašagić, qui descend de l'ancienne famille bosniaque des Vukomanović. Biographie de tous les ancêtres connus de Safvet-beg. Manuscrit original, douze pages ».<sup>34</sup> Ajoutons que Vladislav Skarić (1869–1943), historien bosno-serbe qui longtemps travailla aux côtés de Bašagić et entretenait avec lui des rapports familiers, connaissait cette origine familiale : dans un article de 1940, il avalisa de son autorité, et de celle de la voix populaire (« on dit ... »), que les Bašagić descendaient des Vukomanović de Haute-Drina.<sup>35</sup> Il a pu en prendre connaissance ou bien oralement, à travers une discussion avec Bašagić, ou bien en lisant la mise par écrit de cette tradition dans les papiers de celui-ci. En revanche, il est peu vraisemblable

31 Behija Zlatar, Kopčici i Vilići (Prilog pitanju izučavanja muslimanskih begovskih porodica u Bosni i Hercegovini u XVI stoljeću) [Les Kopčici et les Vilići (Contribution à la question de l'étude des familles beylicales musulmanes en Bosnie-Herzégovine au XVI<sup>e</sup> siècle)], in: Prilozi Instituta za istoriju 13 (1977) 322–327; idem, O nekim muslimanskim 81–139. Pour un résumé pratique de ces résultats, voir *Džaja*, *Konfesionalnost* 30–36.

32 Document gracieusement fourni par Husnija Kamberović, qui l'a en partie analysé dans *Begovski zemljišni posjedi u Bosni i Hercegovini od 1878 do 1918* [Les propriétés terriennes beylicales en Bosnie-Herzégovine de 1878 à 1918] (Zagreb/Sarajevo 2003) 71–72. On trouvera une illustration de ce dilemme « identitaire » chez les beys de cette époque dans les déclarations des différents membres de la famille Rizvanbegović : en 1855, l'un d'entre eux déclare que ses ancêtres vinrent en Herzégovine avec l'armée de Mehmed II et construisirent la ville forte de Stolac (Aleksandar *Giljferding*, *Putovanje po Hercegovini, Bosni i Staroj Srbiji* [Voyage en Herzégovine, Bosnie et la Vieille-Serbie] (Sarajevo 1972) 48); en 1908, la famille déclare qu'elle descend des Crnojević, une dynastie du Monténégro (Jevto *Dedijer*, *Hercegovina. Antropogeografske studije* [Herzégovine. Études anthropogéographiques] (Sarajevo 1991) 271).

33 Elles n'apparaissent pas, par exemple, dans la suite d'articles sur les Bašagić qu'Edina Kamenica a fait paraître en décembre 1993 et janvier 1994 dans le journal *Oslobodenje* [Libération], à la suite d'une interview avec la fille aînée de Safvet-beg Bašagić. Une autre fille de celui-ci, Enisa Bašagić Knežić, ne les possède pas non plus, ni n'en a entendu parler.

34 Inventaire d'archives rédigé par Sulejman Bajraktarević se trouvant au domicile d'Enisa Bašagić Knežić, Liste I, n°28.

35 Vladislav Skarić, *Širenje islama u Bosni i Hercegovini* [L'expansion de l'islam en Bosnie-Herzégovine], in: *Gajret* (calendrier) (Sarajevo 1940) 32.

qu'une telle tradition ait réellement eu cours dans le peuple, car on ne la retrouve nulle part.<sup>36</sup>

Ces brèves allusions se voient amplement complétées par un article d'Ivan Miličević (1858–1950), un ami intime de Safvet-beg Bašagić, dans lequel en dressant la généalogie de celui-ci, il nous livre en préambule la paraphrase de cette tradition d'après sa version écrite. En voici la traduction pour le passage qui nous intéresse :

Je vais exposer ici les allégations généalogiques insérées par Safvet-beg dans ses notes, que, selon son désir, ses enfants ont données à la collection historico-culturelle de l'association *Le Progrès* [*Napredak*]. D'emblée je souligne que Safvet-beg n'a rien noté à propos des générations latérales de sa famille, mais s'est intéressé à la seule lignée directe depuis son plus ancien ancêtre jusqu'à son père et lui.

Ce n'est pas à un seul endroit, mais à plusieurs reprises qu'il mentionne une tradition familiale se rapportant au xv<sup>e</sup> s. Dans une note, il dit explicitement qu'il a entendu son père Ibrahim-beg parler du fondateur du clan Bašagić-Redžepašić et de la façon dont celui-ci s'était illustré. Son père, lui-même historien averti comme le remarque Kreševljaković, lui a rapporté de la bataille de Gabela (1482), après laquelle toute l'Herzégovine tomba sous le pouvoir turc, l'événement suivant. Durant le combat, Mustafa Paša Jurjević vit qu'un cavalier harcelait courageusement l'ennemi, tenant à la main une moitié de sabre ; et il se persuada que l'héroïsme de ce héros, qu'il ne connaissait pas, avait grandement aidé ses hommes à vaincre. Lorsque le calme fut revenu, le pacha se mit à rechercher ce héros étonnant, mais personne ne sut lui dire qui il était. Quelques cavaliers se présentèrent, mais aucun ne put dégainer un sabre ébréché. Mustafa Pacha ordonna alors que tous les cavaliers se mettent en rang, et les examina l'un après l'autre. Se tenant devant le héros qu'il recherchait, il lui dit de sortir son sabre. Džafer Bey – c'est l'ancêtre des Bašagić-Redžepašić – refusa, mais Mustafa Pacha l'y força. En voyant sa moitié de sabre, il s'exclama : « C'est toi que je cherche ! Voilà mon sabre pour toi, porte-le en souvenir de la conquête de l'Herzégovine. J'écrirai en

outre à Stamboul qu'ils t'anoblissent et te donnent de larges terres [*zeamet*] en Herzégovine. »

Ce sabre dont Mustafa Pacha ceignit Džafer Bey s'appelait Isfihanka et, rare souvenir, se trouvait encore au domicile de Safvet-beg de son vivant. D'après la tradition familiale, Džafer Bey était un homme de marque à la cour du duc Étienne Kosača et se prénomait Vukman ou Vukoman. Safvet-beg a noté qu'aujourd'hui encore, dit-on, s'élèvent sur le poljé de Nevesinje les ruines de la tour de Vukman, ainsi qu'un antique sarcophage funéraire de pierre dont la population environnante affirme qu'il est le tombeau de ce Vukman.<sup>37</sup>

Ce texte riche et complexe demande qu'on s'arrête un peu sur lui et le soumette à examen critique. Le présupposé de l'analyse qui suit est que tout ce qu'y relate Miličević a bien été consigné par Bašagić lui-même, et qu'il ne s'y trouve aucun ajout de la part de Miličević.

Le récit prend place en 1482, à la bataille de Gabela, dont le nom est plus précisément Drijeva à l'époque, ou encore « gabella Narenti » [la douane de la Neretva]. Les archives de Dubrovnik ont depuis la fin des années 1970 prouvé qu'il n'y avait aucune bataille notable à Drijeva lors de la conquête de l'Herzégovine, mais que la ville s'était partagée entre Ottomans et potentats locaux (les Vlatković, seigneurs de Hum) de la mi-mai 1463 à 1473, date à laquelle elle tombe définitivement aux mains de Ayas Bey, alors seigneur [bey] de la marche herzégovinienne.<sup>38</sup> L'année 1482 correspond donc bien à la chute définitive de l'Herzégovine, avec la prise de Novi, mais ne voit rien de spécifique se dérouler à Gabela, depuis dix ans déjà perdue pour les locaux. À ce stade, nous nous trouvons devant trois possibilités : ou bien la science actuelle ignore qu'il y eût quelque événement d'importance à Gabela en 1482, ce qui semble peu probable ; ou bien ce cadre spatio-temporel a été inventé de toutes pièces ; ou bien c'est Bašagić qui a repris ces informations d'un historien.

Ce serait la dernière de ces possibilités qui semblerait la plus probable. En effet, la mention de Mustafa Pacha Jurjević semble indiquer que Bašagić avait lu des ouvrages où le nom de ce personnage était lié à la chute de l'Herzégovine. Ils étaient courants à son époque, et s'inspiraient tous d'une unique source, le premier tome de *l'Histoire de l'Empire ottoman* écrite par Hammer-Purgstall (1774–1856), pour qui le duché de Saint-Sava tomba en 1483 sous les coups de Mustafa Pacha *Đurišević*,<sup>39</sup> en note,

36 Notamment, elle est absente de la monographie que Jevto Dedijer consacra à l'Herzégovine, où l'auteur remarque pourtant les prétentions médiévales des Resulbegović, Rizvanbegović et Ljubović (*Dedijer, Hercegovina* 271). On remarquera cependant que les papiers ou auraient pu apparaître les traditions concernant les Bašagić ont disparu au cours de son déménagement à Belgrade. D'autre part, Enisa Bašagić m'a dit qu'un certain Vukomanović, professeur d'anglais à l'Université de Sarajevo dans les années 1960–80, l'appelait pour s'amuser « cousine » et lui avait raconté l'histoire suivante : que trois fils Vukomanović, célèbre famille de la Haute-Drina, seraient passés à une date inconnue l'un à l'islam, l'autre à l'orthodoxie, tandis que le troisième serait allé en Russie et y serait devenu *knez*. Selon moi, il est bien plus vraisemblable que cette tradition familiale ait été ou bien initiée par Safvet-beg Bašagić lui-même, Vladislav Skarić ou même Ivan Miličević, ou bien qu'elle ait été lancée dans les années 1840–50 par les Redžepašić/Bašagić et aurait ainsi eu un certain destin autonome dans la tradition populaire (cf. plus bas). Ou encore, que le professeur Vukomanović ait lu Šefik Pašić, *Porijeklo porodica* [Origines des familles], in: *Oslobodjenje* 28 (1971) n°8468 (27/12) 8, où Pašić note l'avis de Skarić sur l'ascendance des Bašagić ; aidé de ce détail, Vukomanović aurait brodé par-dessus.

37 Ivan A. *Miličević*, *Rodoslovlje Mirze Safveta. Džaferbegovići (Vukomani), Redžepašići, Bašagići* [Généalogie de Mirza Safvet. Džaferbegović (Vukomani), Redžepašić, Bašagić], in: *Hrvatska Misao* 2.5 (1944) 123–4.

38 Ćiro *Truhelka*, *Tursko-slovenski spomenici dubrovačke arhive* [Monuments turco-slaves des archives ragusaines], in: *Glasnik Zemaljskog muzeja* 23 (1911) 311–2; Ivan *Božić*, *Hercegovacki sandžak-beg Ajaz* [Ayas, sandjak-bey d'Herzégovine], in: *Zbornik filozofskog fakulteta u Beogradu* 1, (1948) 63–84; Hazim *Šabanović*, *Bosanski pašaluk* [Le pachalik de Bosnie] (Sarajevo 1982) 39; Veljan *Atanasovski*, *Pad Hercegovine* [La chute de l'Herzégovine] (Beograd 1979) 122–3.

39 Joseph von *Hammer-Purgstall*, *Geschichte des Osmanischen Reiches, größtentheils aus bisher unbenützten Handschriften und Archiven. Zweite verbesserte Auflage. Bd. I* (Pesth 1840) 628.

Hammer renvoyait à divers auteurs.<sup>40</sup> La plupart des historiens transcrivaient correctement le patronyme Đurišević ; à notre connaissance, seul Janós Asbóth (1845–1911) écrivit Jurjević ; et l'on comprend, à la lecture de son ouvrage, qu'il lie ce nom à la chute de l'Herzégovine en 1483.<sup>41</sup>

La lecture d'Asbóth aurait ainsi inspiré Bašagić, et ce serait d'après lui qu'il aurait rajouté ces éléments *a posteriori*, ce qui est d'autant plus probable que, premièrement, Bašagić avait dans sa jeunesse traduit un chapitre d'Asbóth où le nom de Mustafa Pacha était romantiquement associé à 1483 et à la chute de l'Herzégovine,<sup>42</sup> et que, deuxièmement, les traditions orales ne sont jamais aussi précises dans leurs datations. On ajoutera que si Bašagić ne reprend pas la date de 1483, c'est qu'il s'agit d'une erreur manifeste de la part d'Asbóth et Hammer, et qu'au début du XX<sup>e</sup> s. les historiens l'ont bien rectifiée en 1482.

De toutes ses considérations, il demeure que le prénom *Mustafa* a peut-être été hérité de la tradition familiale, ainsi que le nom de *Gabela*, à quoi on pourrait rajouter que le souvenir de la conquête n'est peut-être pas totalement erroné. Pour le reste, il est difficile de préciser la date à laquelle Bašagić l'inséra, et pour notre sujet, cela importe peu ; mais il faut bien plutôt éclaircir maintenant ce qu'il en est de ce Djafer. La première question est de savoir s'il existe, dans les documents connus, un Djafer qui vécut au moment de la conquête de l'Herzégovine. Dans les notes qui suivent le texte de la tradition familiale, Miličević affirme avoir lu que Bašagić avait trouvé ce Djafer mentionné dans un article de Ćiro Truhelka (1865–1942). Cet historien, en dressant la liste de quelques voïvodes ottomans d'après les archives ragusaines, repère en effet un Djafer à la tête des troupes de Rudine et Dõnji Vlasi (Herzégovine méridionale) en 1502.<sup>43</sup> L'information est extrêmement ténue, on l'avouera, et l'on ne peut pas en induire grand-chose.

Les hypothèses autour du Vukman mentionné par la tradition balayent un champ plus large. En effet, on trouve un Vukman à la cour d'Étienne Kosača (1435–1466), Vukman Jugović, qui possède des terres sur les territoires de Gabela.<sup>44</sup> Dans les sources écrites, il apparaît dès juin 1438 comme ambassadeur de Kosača auprès de la République

de Raguse ; il est régulièrement aux côtés d'un personnage fameux de la cour herzégovinienne, le *gost* Radin, dignitaire de l'Église bosniaque – ce qui indiquerait, d'après les us diplomatiques de Kosača, que Vukman n'appartenait pas à ladite Église.<sup>45</sup> Selon toute vraisemblance, il provient d'un petit village auquel sa famille a donné son nom, Jugovići, situé entre Gacko et Nevesinje, c'est-à-dire non loin de la patrie des Bašagić. Les traditions orales existant dans le village font des Jugo, une famille musulmane qui y vit encore, les descendants des Jugović ; leur ancêtre aurait embrassé l'islam autour de 1400 (ce qui est vraisemblable dans cette région).<sup>46</sup> Sur ce point, la simple existence d'un *Vukman* Jugović au XV<sup>e</sup> s. prouve que toute la famille ne s'islamisa pas en même temps. En analysant la tradition des Bašagić, on aura donc raison de s'écarter de l'hypothèse « Jugo ».

Quant à la filiation de Vukman aux Bašagić, un point cependant paraît délicat : Safvet-beg Bašagić rapporte par on-dit qu'il existe une ruine et une pierre tombale [*stećak*] attribués à Vukman. Malheureusement, aucun ouvrage ou article à ce jour paru ne mentionne ces vestiges ;<sup>47</sup> Bašagić lui-même ne semble pas les avoir vus, ce qui étonne bien plus encore. Faut-il remettre en doute leur existence ? En l'absence de réponse, on se sentira forcé de prendre l'affirmation de Bašagić pour argent comptant.

De la tradition ne nous reste plus qu'une suite de noms – Mustafa, Gabela, Djafer, Vukman – et d'événements – la conquête de l'Herzégovine, l'islamisation de Jugović – dont l'agencement narratif relève apparemment davantage de la fiction que de la réalité. En effet, même en admettant que Djafer correspond au prénom musulman du Vukman ambassadeur, les circonstances de son héroïsme n'en paraissent que plus troubles. Supposons que Vukman Jugović eût vingt-cinq ans en 1438, ce qui est déjà bien jeune pour occuper des fonctions diplomatiques auprès d'un homme de l'envergure de Kosača ; il aurait atteint plus de soixante ans en 1482. Or, si la tradition familiale reste vraisemblable pour un homme encore très énergique, elle devient sujette à caution en mettant en scène ce qui à l'époque représentait un vieil homme. Plus encore : que Vukman, sous le nom de Djafer, fût encore voïvode en 1502, voilà qui relève du prodige.

Tout en conservant l'hypothèse que Vukman se nommait Jugović, puisque c'est la seule que nous puissions émettre à son sujet, nous placerons la bataille où il s'illustra au plus tôt de la chronologie, peut-être dès 1463. Le récit regagne en cohérence, et sa vraisemblance aussi : Gabela fait l'objet de luttes incessantes entre Ottomans et

40 On ne trouve rien chez les historiens ottomans qu'il mentionne, comme le prouve le compendium établi par *Bašagić* à la fin de sa *Kratka uputa* 177 et 184, où il réutilise les sources de Hammer, ainsi que 1) *Knežević*, *Carsko-turski Namjestnici*, et 2) la monumentale synthèse *Tarih-i Bosna* de Salih Sidki *Hadžihuseinović*, dit *Muvekkit*, publiée en traduction bosniaque à Sarajevo 1999. Je n'ai malheureusement pas pu consulter *Spandugino*, auquel Hammer renvoie également. Comme l'Autrichien ne désigne pas *Lucari* comme l'une de ses sources, on pensera donc que *Spandugino* inspire Hammer et celui-ci séparément (voir *Giacomo di Pietro Luccari*, *Copioso ristretto de gli annali di Ra[g]usa. Libri Quattro* (Venise 1605) [115]).

41 Johann von *Asbóth*, *Bosnien und die Herzegowina. Reisebilder und Studien* (Wien 1888) 90, 247, 257.

42 Comparer *Asbóth*, *Bosnien* 253–7, et Safvet-beg *Bašagić*, *Vrelo Buna. Hercegovacka idila* [Les sources de la Buna. Idylle herzégovinienne], in: *Bošnjak* du 12/11/1891, 1–2.

43 *Truhelka*, *Tursko-slovenski* 318.

44 Sima M. *Čirković*, *Herceg Stefan Vukčić-Kosača i njegovo doba* [L'herzog Stefan Étienne Vukčić-Kosača et son temps] (Beograd 1964) 113, 237. Marko Vego ne mentionne nulle part Vukman Jugović; Marko *Vego*, *Naselja bosanske srednjevjekovne države* [Les localités de l'État médiéval bosniaque] (Sarajevo 1957).

45 Novak Mandić *Studo*, *Gacko kroz vijekove* (Prilozi istoriji Gacka) [Gacko à travers les siècles (contributions à l'histoire de Gacko)] I (Trebinje 1985) 272.

46 Ćiro *Truhelka*, *Testamenat gosta Radina. Prinos patarenskom pitanju* [Le testament de *gost* Radin. Contribution à la question patarène], in: *Glasnik Zemaljskog muzeja* 23.3 (1911) 370; M. *Žerajić*, *Nevesinje u 1874–1875 godini* [Nevesinje en 1874–5], in: *Spomenica o hercegovackom ustanku 1875. godine* [Mélanges sur l'insurrection herzégovinienne de 1875] (Beograd 1928) 73; *Studo*, *Gacko* 273; *Dedijer*, *Hercegovina* 221.

47 Voir notamment Šefik *Bešliagić*, *Nevesinjski stećci* [Les monuments funéraires de Nevesinje], in: *Naše starine* 13 (1972) 97–122; *Studo*, *Gacko* 273–5.



pouvoirs locaux (Vlatković, divers Kosača – Stjepan, puis ses fils Vlatko et Vladislav), et les appartenances fluctuent. Il est envisageable que Vukman se soit islamisé très tôt et ait passé à l'ennemi, même avant 1463. Mais s'il était si célèbre, pourquoi le voit-on dans le rang, à la place d'un soldat subalterne ? Rompus à une diplomatie de bon aloi, comme nous le montrent de nombreux exemples en Herzégovine, les Ottomans avaient pour habitude d'honorer les seigneurs qui passaient d'un bord au leur.

### De la fierté beylicale comme principe explicatif de la tradition

Les incohérences qui jalonnent ce récit le rendent irrecevable comme source fiable. Nous avons le choix entre trois attitudes à adopter : ou bien nous l'acceptons tel quel, et nous portons un terme à tout ce discours ; ou bien nous ne doutons pas de Bašagić, mais de Milićević ; ou bien nous doutons de Bašagić et de sa famille.

Que Milićević, en nous rapportant cette tradition, ait oblitéré quelques détails de l'original, nous pouvons le déceler à ceci, qu'il ne mentionne pas le nom des Vukomanović, pourtant présent dans la notice d'inventaire de Bajraktarević. Milićević écrit son article en 1943, en pleine Croatie fascisante, alors que le discours officiel proclame les musulmans de Bosnie-Herzégovine « la fleur de la nation croate » et que, simultanément, les Serbes subissent maintes vexations et persécutions. Ce n'est pas le moment d'affirmer que Bašagić, le principal représentant du beylicat croatisant, affichait lui-même des origines du côté Vukomanović, une famille dont l'appartenance à la nation serbe n'était pas sujette à caution. Si l'on prend que la tradition ne montrait pas Vukman au combat, mais un Vukomanović, alors certains pans du récits regagnent en cohérence. Demeurent cependant des obscurités majeures, comme le grade inférieur de ce Vukomanović et son « anoblissement ».

Il vaut peut-être mieux prendre que l'ensemble de ces éléments jette un doute sérieux sur le point d'articulation de cette histoire : la continuité de personne entre un dignitaire de l'Herzégovine médiévale à un dignitaire de l'Herzégovine ottomane. En réalité, trois éléments seraient en jeu ici : des ruines du polje de Nevesinje attribuées à un certain Vukman (prénom extrêmement courant dans l'Herzégovine de l'époque), une anecdote familiale appartenant au genre étiologique qui explique l'histoire du sabre, et la volonté de se trouver une origine médiévale. À partir de là, nous allons proposer de ce texte une interprétation plausible, certes incertaine encore mais plus satisfaisante à notre goût. Sa planche de départ est de considérer que la famille s'est servie d'objets extérieurs pour bâtir le récit légendaire de ses origines. De façon analogue à tout récit étiologique et mythologique, cette narration s'est emparée de conséquences pour en supposer les causes glorieuses.

Un des points de départ de la tradition serait le sabre Isfihanka. Safvet-beg Bašagić commente le récit concernant Djafer Bey de gloses marginales où il note que le sabre de celui-ci existait encore de son vivant ; et sa fille Enisa (1922–) confirme qu'il existait encore alors qu'elle était petite fille. C'est très probablement l'un des deux sabres notés

dans l'inventaire après décès du grand-père de Safvet, Lutfullah Bey (1800–1851).<sup>48</sup> Présent depuis longtemps dans la famille, l'objet porte une forte charge affective ; Bašagić le chante d'un ton enthousiaste dans l'un de ses tout premiers poèmes.<sup>49</sup> Cette apparition poétique n'est pas fortuite : en effet, le motif du sabre traverse un certain nombre de chants épiques populaires des régions sud-slaves, dont est pétrie la mentalité bosno-musulmane.<sup>50</sup> À quoi s'ajoute l'aura légendaire du sabre dans la culture musulmane et ottomane : qu'on pense aux sabres d'Ali ou d'Osman, par exemple.

Ce motif épique en rencontre un autre de la tradition populaire herzégovinienne : le mythe du duc Étienne. Le souvenir du duc s'est conservé à travers une pléthore d'anecdotes étiologiques, particulièrement parmi les musulmans. Qui plus est, grâce aux travaux de Jevto Dedijer, on s'aperçoit que ce personnage entre dans un très grand nombre de traditions orales tout particulièrement dans la région de Nevesinje.<sup>51</sup> À mi-chemin entre Nevesinje et Mostar s'élèvent les ruines de l'ancien château fort d'Étienne, qu'on appelle *Šćepan-grad* ; autour de cette ruine, on recense un certain nombre de particularités géographiques et naturelles auxquelles est accolé le nom d'Étienne.

En élevant encore notre réflexion, nous verrons que la mémoire de la conquête est demeurée très vive chez les musulmans de Bosnie et d'Herzégovine et représente une date symbolique qui oriente tout le discours historique de la tradition orale : par exemple, l'islamisation de tel ou tel personnage, coin de pays, etc., évoque quasi systématiquement le nom de Mehmed II (en Bosnie comme en Herzégovine), le plus souvent à tort qu'à raison. L'événement de la conquête absorbe tout discours sur les origines, ou presque.

Que la tradition familiale des Bašagić lie ensemble ces trois motifs du sabre, du duc et de la conquête, la rapprocherait donc davantage de la légende épique que d'une vérité historique ; de là à penser qu'elle en a été calquée, il n'y a qu'un pas. Investir le matériau épique et médiéval des chants populaires, c'est, pour les ancêtres de Bašagić, s'approprier ce sur quoi se bâtit le mythe bien vivant des Ljubović, leurs concurrents dans la vie politique et militaire locale. Cette famille habite la région de Nevesinje et la domine depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> s. environ, voire depuis plus longtemps. Islamisée dès les années 1470,<sup>52</sup> elle s'est illustrée aux côtés des Ottomans qui la dotent de grands fiefs dans la région de Nevesinje ; elle jouit du respect des Ragusains<sup>53</sup> et a inscrit son nom dans les chants épiques – où l'on souligne que la famille descend de la seigneurie

48 Arhiv Hercegovine u Mostaru, Osmanska Zbirka, 1385 (non daté).

49 Beg Bašagić s *Nevesinja ravna*, Rodoljupke [Poèmes patriotiques], in: Bosanska Vila 5.19–20 (1890) 289–290, poèmes 2 et 3.

50 Branislav Krstić, Indeks motiva narodnih pesama balkanskih Slovena [Index des motifs présents dans les chants populaires des Slaves balkaniques] (Beograd 1984) 449–450, 489.

51 *Dedijer*, Hercegovina *passim*.

52 Šabanović, Bosanski pašaluk 166.

53 Vladislav Skarić, Podaci za historiju Hercegovine od 1566. do sredine 17. vijeka [Éléments pour l'histoire de Herzégovine de 1566 au milieu du 17<sup>e</sup> siècle] [1931'], in: Izabrana djela. T. III [Œuvres choisies, t. III] (Sarajevo 1985) 213.

médiévale<sup>54</sup> et qu'elle joua comme moteur de l'islamisation dans la région de Nevesinje au xvii<sup>e</sup> s., ce qui s'accorde à la tradition orale populaire.<sup>55</sup> Au xviii<sup>e</sup> s., on trouve encore de très nombreux Ljubović aux plus hauts postes de l'administration herzégovinienne, notamment le fameux Ali Bey, *musellim* de l'Herzégovine entre 1768 et 1773, qui marqua de son empreinte la vie de Nevesinje jusqu'en 1795.<sup>56</sup>

Au contraire des Ljubović, les ancêtres des Bašagić sont originaires de Popovo et ne sont venus s'installer à Nevesinje que dans les premières années du xviii<sup>e</sup> s. Les deux familles sont puissantes et rivalisent d'influence ; il semble que, dans un premier temps, la balance pencha en faveur des premiers installés. La famille de Safvet-beg Bašagić mena une lutte souterraine ; son arrière-grand-père détestait tant les Ljubović qu'il répudia sa femme parce qu'il la soupçonnait d'avoir arrangé à son insu le mariage de leur fille avec un des fils de la famille adverse.<sup>57</sup>

Afin de légitimer sa présence à Nevesinje et ses prétentions face aux Ljubović, la famille se serait appuyée sur des éléments concrets en leur supposant une noble origine. De même en irait-il de la tour dite de Vukman et du bloc funéraire attribué au même personnage : plutôt que d'y voir des signes physiques existant concomitamment à la tradition, on peut tout à fait comprendre, à l'inverse, que ces traces du passé furent utilisées par la famille pour asseoir une prétendue origine de Nevesinje et légitimer leur présence face à des concurrents qui, eux, étaient vraiment là depuis vraiment longtemps. On ira d'autant plus dans ce sens qu'on ne trouve pas trace de ce bloc funéraire ou de cette tour. Sabre, tour, tombe : ces objets anecdotiques, ces détails infimes sur lesquels repose tout l'appareil de légitimation de la tradition, se révèlent bien fragiles.

Ce serait ainsi la compétition pour la prééminence locale entre les Redžepašić (les ancêtres des Bašagić) et les Ljubović qui expliquerait la genèse de ce texte. Tant et si bien que la rivalité se déplaça sur un terrain de plus en plus symbolique : les deux familles investirent les chants épiques. Le duel se situe entre 1831 et 1850. À Nevesinje, l'on sait bien que les Ljubović jouissent d'une autorité que les Redžepašić n'ont pas ; ce sont les héros d'une épopée d'où la famille de Safvet-beg Bašagić, malgré sa puissance montante sur le plan local, demeure absente.

L'un des beys Ljubović appréciait grandement les chants épiques et se montrait généreux envers les aèdes [*guslar*], qu'il invitait souvent à agrémenter ses veillées et à demeurer autant qu'ils le désiraient chez lui. L'un d'entre eux improvise un jour ces vers :

Tous sont beys en Herzégovine  
Mais quand survient le bey Ljubović  
Plus de bey nulle part.

Ljubović goûta fort le trait et sa famille conserva en mémoire ces trois vers. Un peu plus tard, alors qu'une Redžepašić s'était rendue chez eux pour une visite de voisinage, une des femmes de la maison entonna lesdits vers. L'invitée jeta alors un regard circulaire dans la pièce et déclara que le mobilier prouvait en effet que ses propriétaires avaient été beys – *autrefois*.<sup>58</sup> Désireux de rendre tout à fait public leur mépris, les Redžepašić rétorquèrent bientôt à ces quelques vers en lançant à leur tour un chant épique dans lequel ils écrasent les Ljubović en raison de l'ancienneté de leur noblesse. Ce chant a été recueilli par Safvet-beg Bašagić un peu avant 1893 et n'a jamais été édité ; voici en bref son contenu :

Un bey Ljubović et le jeune Osman Bey Redžepašić Bašagić se querellent pour obtenir le *musellimat* de Nevesinje. Chacun des deux hommes revendique la primauté en raison de l'ancienneté de sa famille. Dans l'incapacité de régler leur désaccord, ils en appellent au jugement du vizir bosniaque à Travnik, qui en réfère au sultan lui-même. Celui-ci prend conseil auprès de son *timar defterdarı* Hasan Pacha Čengić, qui tranche de la façon suivante : bien que les Ljubović soient grands héros, la noblesse des Redžepašić est plus considérable car leurs ancêtres ont longtemps été sandjak-beys. Aux Redžepašić donc le *musellimat* sous forme de *pachalik*.

Le chant se termine sur les trois vers cités ci-dessus, pour leur répondre de façon parallèle :

Nombreux sont les beys Ljubović  
Mais quand survient parmi eux un [Redžep]Pašić  
Plus l'ombre d'un Ljubović.<sup>59</sup>

Le résultat de ces efforts, c'est que le nom des Ljubović apparaît toujours moins dans les documents d'archives à mesure que l'on s'éloigne de 1800. Et le produit de ces efforts, outre ce duel épique, ce serait la tradition familiale mentionnant Djafer.

Quoique assez convaincante, toute l'explication qui précède demeurerait partielle si d'autres circonstances ne venaient la compléter, en premier lieu le statut militaire des Redžepašić/Bašagić. Le clan a pénétré, on ne sait comment, dans le cercle très fermé des *kapudan* sans porter ce titre de façon patentée.<sup>60</sup> Or, on a vu qu'un peu avant 1850

54 *Zlatar*, O nekim muslimanskim 108.

55 Kosta *Hörmann*, *Narodne pjesne Muhamedovaca u Bosni i Hercegovini* [Chants populaires des musulmans de Bosnie-Herzégovine], vol. I (Sarajevo 1888); éd. consultée: Sarajevo 1996, 1<sup>er</sup> vol., Petar Đeneral osvaja Zvornik [Le général Pierre conquiert Zvornik], vv. 181–192, 208, 252–256.

56 Hamdija *Kreševljaković*, *Muteselimi i njihov djelokrug* [Les musellim et leurs domaines de compétence] [1957], in: *Izabrana djela*, T. 1 (Sarajevo 1991) 292; Vesna *Miović-Perić*, *Na razmeđu. Osmansko-dubrovačka granica (1667–1806)* [Au carrefour. La frontière ottomano-ragusaine (1667–1806)] (Dubrovnik 1997) [pagination perdue].

57 Hamdija *Kreševljaković*, *Kapetanije u Bosni i Hercegovini* [Les capitaineries en Bosnie-Herzégovine] [1954], in: *Izabrana djela*, T. 1 136, 205.

58 Alija *Nametak*, *Bašaginica i Ljubovići* [La femme de Bašaga et les Ljubović], in: *Novi Behar* 3.24 (1929–1930) 389.

59 Chant recueilli dans *Narodno cvieće* [Fleurs populaires], copie du Musée territorial, Ms 20, p. 98–100.

60 L'arrière-grand-père de Safvet-beg Bašagić est considéré comme un *kapudan* vers 1807, et son grand-père en 1850. Voir *Kreševljaković*, *Kapetanije* 24–27, ainsi que Galib *Šljivo*, *Omer-paša Latas u Bosni 1850–1852* [Omer-paša Latas en Bosnie 1850–1852] (Sarajevo 1977) 100 (repris dans *Šljivo*, *Bosna* 139).

s'éleva tout un vacarme de spéculations sur l'origine de ces *kapudan*. Pour les Bašagić, se trouver des origines médiévales, c'était justifier pleinement leur appartenance au cercle où ils arrivaient en quelque sorte comme des intrus.

Le contexte social éclaire ainsi en bonne partie la genèse de la tradition médiévisante des Bašagić : ceux-ci devaient, en quelque sorte, prouver leurs quartiers de noblesse face à leurs adversaires. La vision de sa famille influença plus tard Safvet-beg Bašagić lorsqu'il présenta les différentes « noblesses » présentes en Herzégovine. Dans une lettre adressée en 1915 à l'historien austro-hongrois Lajos Thallóczy (1856–1916), il distingue les beys-ayan des beys-zayim, soit une « noblesse administrative » d'une « noblesse militaire ». Cette distinction existe depuis « toujours » (*od pamtivijeka*) et fait que les « administratifs », (dont les Bašagić) qui détiennent tout le pouvoir entre leurs mains à l'échelle locale, ne considèrent pas les « militaires » (parmi lesquels les Ljubović) comme leurs pairs, car la puissance de ces derniers se limite à leurs propriétés. Toute la difficulté à recevoir une telle interprétation réside dans le « toujours » : les « administratifs » – au moins dans le cas des Redžepašić, dont la généalogie ne remonte pas plus loin que la fin du XVI<sup>e</sup> s. – ne pouvaient revendiquer une origine aussi antique que les « militaires » – au moins pour les Ljubović, dont la puissance date de la moitié du XV<sup>e</sup> s.. En réalité, cet antagonisme formel, qui traverse toute l'œuvre de Bašagić, calque le rapport de forces entre Bašagić et Ljubović.<sup>61</sup>

Le fait que les Bašagić se soient trouvés au cœur de ces problèmes d'identité historique ne fut point anodin dans la balance de l'histoire. Se présentant en porte-parole du beylicat bosno-herzégovien, Safvet-beg Bašagić initia les systématisations historiques sur ses origines, et ceci dans une situation politique nouvelle, puisque le premier de ses articles à ce sujet parut en 1894. Quinze ans auparavant, l'Autriche-Hongrie avait été investie du mandat d'occupation et d'administration de la Bosnie et de l'Herzégovine par les puissances européennes réunies au Congrès de Berlin (mai-juin 1878), avec pour principale mission de régler la question agraire, qu'on avait identifiée comme la source des trois ans de guerre que les deux régions venaient de traverser. Au-delà de la clarification des liens juridiques entre propriétaires et colons, la monarchie allait bientôt s'apercevoir que la véritable pomme de discorde – du moins dans les cercles du pouvoir, car il n'est pas tout à fait certain qu'il en fut de même sur le terrain, dans les milieux paysans – était la propriété de la terre.

Nous ne décrivons pas ici, faute d'espace, les efforts fournis par la Monarchie pour se gagner le beylicat, et la politique de conservation religieuse qu'elle appliqua avec scrupule. Bornons-nous plutôt à considérer comme Safvet-beg Bašagić hérita des traditions étudiées ci-dessus, sans nous inquiéter pour l'instant de comprendre en détail que cet héritage était également dicté par la situation politique de l'époque – tant d'un point de vue national que démographique. En février 1894, Bašagić fit d'abord paraître

un article intitulé « De la noblesse bosniaque » dans *L'Horizon [Obzor]*, revue paraissant en Croatie où s'exprimaient les idées de l'évêque yougoslaviste Strossmayer (1815–1905);<sup>62</sup> l'article fut repris avec de minimes corrections dans *Le Bochniaque [Bošnjak]*, journal nationaliste pro-musulman de Sarajevo, et dans *La Voix de l'Herzégovien [Glas Hercegovca]*, feuille aux idées nationalistes croates très virulentes paraissant à Mostar.<sup>63</sup> Il serait trop long d'éclairer ici sous toutes ses facettes ce bijou historiographique. Voyons simplement que le passage à l'islam de la seigneurie médiévale, baptisée « noblesse » depuis une date fort difficile à préciser dans l'historiographie, est proclamé avec enthousiasme, agrémenté de chiffres fantaisistes, que Bašagić empruntait peut-être à Knežević. Le jeune écrivain faisait cependant un effort particulier de vérité sur le point des lettres de noblesse : ne mentionnant que les firmans qui prouvaient la possession de *zeamet*, il ne faisait pas allusion aux documents de l'époque royale (il affirma en 1900 qu'aucun bey n'en possédait) ; mais selon lui, un firman pour *zeamet* prouvait que les ancêtres de ses détenteurs appartenaient à la « noblesse » médiévale ou qu'ils s'étaient distingués aux yeux du sultan pour acte de bravoure – deux raisons dont nous savons que seule la seconde donnait effectivement droit à un *zeamet*.

D'autre part, Bašagić tient à faire du beylicat local une noblesse « européenne ». Il insiste notamment sur le fait qu'en dépit de la tradition islamique (hadith), selon laquelle il n'existe aucune différence de sang parmi les musulmans, la seigneurie bosniaque islamisée conserva le privilège du *jus sanguinis*. On peut trouver deux motivations à cette affirmation : l'une politique, l'autre morale. Tout d'abord, le jeune homme adhérerait aux idées d'Ante Starčević (1823–1896), l'un des principaux nationalistes croates de son époque, qui prétendait que les beys bosniaques étaient « la fleur de la noblesse croate » – laquelle est bien européenne dans ses règles. Aux yeux de Bašagić, il était donc nécessaire de faire de la filiation par le sang l'un des signes distinctifs du beylicat bosniaque. Ensuite, la fierté – voire l'orgueil – des beys bosniaques leur commandait de ne pas baisser la tête devant la noblesse austro-hongroise avec laquelle l'occupation les confrontait. On assista ainsi à des retournements cocasses de situation, où tel bey qui croyait pouvoir se justifier d'une noblesse pluri-séculaire, prouvée par la tradition populaire générale, se vit décoiffé par la tradition orale de sa famille, laquelle montrait que ses ancêtres étaient d'extraction fort modeste, et islamisés pour des raisons obscures depuis peu de temps. Ce fut le cas du bey progressiste le plus connu de la fin du XIX<sup>e</sup> s., Mehmed Bey Kapetanović de Ljubuški (1839–1902), qui demanda à porter en 1891 le titre de comte [*grof*]. Les Austro-hongrois, fort pointilleux sur le sujet, sondèrent sa prétendue noblesse et n'y trouvèrent rien de semblable à ce qui existait chez eux ; cependant, pour des raisons politiques, ils accédèrent en partie à la demande de Kapetanović, leur principal allié dans la population musulmane avant 1900 ; et comme le ridicule ne tue point, celui-ci poursuivit ses activités avec autant d'ardeur qu'aupara-

61 Encore aux mains de la famille, ce document m'a été gracieusement fourni par *Kamberović*, qui l'a en partie analysé dans *Begovski zemljišni posjedi* 71–72. On le trouve mentionné dans le catalogue d'archives détenu par Enisa Bašagić Knežić, Liste I, n°17.

62 (« od ugledna bega bosanskoga »), *O bosanskome plemstvu* [De la noblesse bosniaque], in: *Obzor* du 23/02/1894, 1 [= éditio].

63 *Bošnjak* de 01/03/1894, 1–2; *Glas Hercegovca* du 26/02/1894, 1.

vant, œuvrant pour la modernisation des conditions de vie de ses coreligionnaires.<sup>64</sup> On trouve de cet orgueil chez le Bašagić de « De la noblesse bosniaque ».

On retrouvera ces mêmes thèses, avec peu de variantes, exprimées dans la *Brève introduction* que fit paraître Bašagić en 1900 à Sarajevo.<sup>65</sup> C'est ensuite sur cet ouvrage que se fonderont un bon nombre des travaux historiques des musulmans de Bosnie-Herzégovine ; la ligne qu'y trace Bašagić sera tenue par les parlementaires musulmans durant les quatre ans d'existence de la Diète bosniaque (1910–1914), lors de débats brûlants sur la résolution de la question agraire.

## Conclusion

L'idée qui a tout à la fois présidé et surgi de cette analyse se fonde sur une critique rigoureuse – autant que faire se peut – des traditions orales concernant l'origine du beylicat bosniaque et herzégovinien. La substance en est que ces traditions relèvent d'un discours fabriqué *a posteriori*, dans le cadre de la *reconquista* politique que les grands puissances du centre de l'Europe et du rivage adriatique entreprirent à partir de la fin du xvii<sup>e</sup> s. contre l'Empire ottoman. Si elles lient l'islamisation au moment de la chute du royaume bosniaque (1463), c'est pour assurer la continuité historique de la notabilité médiévale dans le corps du beylicat musulman. De cet amalgame la raison doit être cherchée dans la volonté de présenter les musulmans de Bosnie et d'Herzégovine comme les membres de la fraternité slave, habitant des territoires slaves et susceptibles de se reconverter au christianisme. De l'autre côté, les beys bosniaques et herzégoviniens poursuivirent cet effort de création identitaire parce qu'ils y trouvèrent la légitimation de leurs propriétés foncières. Les traditions médiévisantes servirent à l'un et l'autre camp comme instrument de restitution ou de conservation politique.

Dans le cas précis des Bašagić, un clan musulman installé à Nevesinje (Herzégovine orientale), les sources à notre disposition permettent d'éclairer plus en détail encore le processus de création de ces traditions médiévisantes. L'analyse met en lumière les reconstructions tardives dont elles ont fait l'objet, du milieu du xix<sup>e</sup> s. jusque vers les années 1920–30. L'explication la plus *plausible* serait que l'identité médiévale des Bašagić s'affirma en réaction à la présence d'une famille concurrente sur le plan local, les Ljubović, et que les Bašagić purent ainsi prendre le pouvoir à l'échelle de leur région.

Ces conclusions ne forment que la première partie d'une explication globale de la genèse identitaire des musulmans bosno-herzégoviniens, dont la seconde partie, étroitement liée à la première, se pencherait sur le discours *bogomilisant* qu'on trouve à partir des années 1890 chez les beys de Bosnie-Herzégovine.

64 La meilleure retranscription de la tradition familiale des Kapetanović que je connaisse est celle donnée par le journal ragusain d'orientation pro-serbe (et donc foncièrement anti-Kapetanović) *Dubrovnik* (Srda *Zlopogleda*, Naši dopisi. Nevesinje 15. Novembra [Nos correspondances. Nevesinje, le 15 novembre], in: *Dubrovnik* de 27/11/1892, 3). Pour le contexte historique et le détail de cette affaire, voir *Kamberović*, *Begovski zemljišni posjedi* 60–63.

65 *Bašagić*, *Kratka uputa*.